

## **Troisième recueil d'Aslı Erdoğan**

C'est le troisième recueil des écrits d'Aslı Erdoğan. Au milieu du recueil se trouve une fracture, séparant l'écriture littéraire de l'écriture journalistique. Parce qu'Aslı Erdoğan n'est pas seulement une romancière ou une poète. Une part importante de son temps et de son écriture allait à ces chroniques qu'elle rédigeait pour les journaux ou pour son blog. La fracture se tient là. Elle sépare de l'invention romanesque les quatre articles rassemblés dans ce recueil, épinglés par les procureurs d'Istanbul pour accuser l'écrivaine de terrorisme. Ces articles témoignent. Ils rapportent des paroles entendues, des graffitis sur les murs, des enregistrements radio ou télé qui rendaient compte d'une tragédie vécue par la première minorité de la Turquie d'aujourd'hui, pendant que les Forces spéciales de l'Etat persécutaient la population des villages et des villes kurdes. Ce sont toujours les textes d'une écrivaine, mais dans la volonté de raconter une réalité que le pouvoir turc aurait voulu passer sous silence.

**Tieri Briet**

**« En fin de compte, celui qui prend la plume en main doit sans cesse lutter avec cette question : quelle est la dose de réalité que je peux SUPPORTER ? »**

Aslı Erdoğan, La Ville dont la cape est rouge

### **LE MANDARIN MIRACULEUX**

« Soulever une à une toutes les pierres et les examiner, glisser les mains dans tous les trous, les fentes, les fissures, dans une recherche démente. Et chaque fois, encore et encore, ne trouver que le désespoir. »

Aslı Erdoğan - Le mandarin miraculeux

Dans Le Mandarin miraculeux, l'écriture est si nerveuse et cristalline qu'on pourrait presque recopier le livre en entier. Le roman, traduit du turc par Jean Descat, prend une centaine de pages pour raconter les jours et les nuits d'une jeune Turque exilée à Genève, apprenant l'errance et affrontant le manque d'amour comme une épreuve et un défi. Devenue borgne, c'est la nuit qui devient son lieu de spectacle et son territoire de pensée, plus propice à dissimuler ses pansements.

« Là où, depuis des siècles, les banques sont à la source des richesses, un oiseau ne peut pas s'envoler sans que la police en soit informée. S'il est très rare de voir un uniforme ou une voiture de police, la main de fer qui se cache dans ce gant de velours est toujours prête à vous saisir au collet, surtout si vous êtes étranger. »

« Passé minuit, partout dans le monde, les solitaires qui se promènent dans les rues sont pour la plupart des étrangers. A la faveur des ténèbres, ils regardent d'un œil hostile ce pays qui ne leur a pas ouvert les bras, ils traînent derrière eux le poids écrasant de leur passé. Leur pays, qui, autrefois, leur était insupportable, leur semble à présent une contrée de rêve, un paradis perdu, mais ils ne croient plus aux rêves. Coincés entre un passé douloureux et un avenir effrayant, ils sont incapables d'appréhender le moment présent. Croyant s'évader, ils sont enfermés dans une nouvelle prison. Tout ce que je peux dire de positif à propos de l'émigration, c'est qu'aucune autre expérience ne donne à l'homme une vision plus nette de la vie. »

« En écrivant je me transforme en quelqu'un d'autre, je deviens un œil, un regard, j'accède à une autre réalité. »

« La Turquie m'a volé mon adolescence et aucun autre pays ne pourra me la rendre. »

« Même au cœur de l'Europe, je distingue au premier coup d'œil les femmes du Moyen-Orient. Nous avons toutes dans les yeux une peur et une tristesse profondes. Nous n'avons jamais pu arriver à être sûres de nous, notre orgueil est lardé de blessures comme Raspoutine. Notre maintien n'a rien de commun avec celui des Occidentales. »

« J'en ai assez de ces êtres semblables aux articles de supermarché qui, sous des marques et des emballages différents, sont en fait identiques, de ces êtres à prix abordable, aseptisés, standardisés, produits en série. Je hais de toutes mes forces ce troupeau qui veut absolument mettre de la raison dans sa soif de vivre, qui a très peur de jouer franc-jeu, de se laisser emporter, de mettre son âme à nu, de faiblir ou de se laisser dominer... Mais, bien sûr, la haine est la chose la plus facile et la plus délectable du monde, quand on est au bout du rouleau, cela occupe l'esprit et redonne des forces, cela permet de survivre. »

« Quoi qu'il en soit, rien, absolument rien ne peut remplacer ces premiers instants, la passion soudaine qui s'empare des corps jouissant ensemble de la première extase... C'est naturel et violent comme la confluence de deux rivières. Comme si les corps avaient attendu toute la vie cet instant pour s'exprimer, tandis que le monde entier se tait et prête l'oreille. Les solitudes sont oubliées, les blessures sont pansées ; un être apeuré qui s'efforce de survivre dans ce monde dangereux, confus et absurde, cherche refuge auprès d'une autre créature et se rassure un instant en accédant à un paradis illusoire. »

Ces quatre poèmes sont issus du recueil *In the silence of life*, des poèmes qu'Asli Erdoğan a d'abord publiés en turc, sous le titre *HAYATIN SESSİZLİĞİNDE*. Ils ont été traduits du turc en anglais par Amy Spangler et publiés en 2005 par la revue néerlandaise de la fondation du prince Claus, dans un numéro intitulé *Living together*. Ils ont été traduits de l'anglais en français par Anne Rochelle, que nous remercions.

## **ÊTRE**

Des particules de mille lumières, du sang coulant dans la terre, de poussière d'étoiles éparpillée dans le désert, de la mélodie, dissipée dans l'espace, du chant des commencements... Je suis la somme de tout ce qui m'a été donné et de tout ce qui ne l'a pas été, de ce que j'ai perdu comme de ce que je perdrai, du sang des paroles et des silences muets... Je suis l'impossible récit, cet élément caché à jamais par une histoire si souvent répétée, je suis la patience des graines enfouies dans le sable, un long regard qui attend la pluie du désert, le chant de toutes les fins, qui cherche en vain sa mélodie dans l'étendue du néant... Et jusqu'ici, personne n'a vu mon visage à découvert.

## **L'ÉTERNITE**

Nous, les femmes assassinées de la ville, réduites en miettes par des meurtres ordinaires, nous trouvons réunies au sous-sol du magnifique palais érigé à notre intention. A l'étroit, entassées côte à côte, coude à coude, face à face... Comme des anges, comme des anges enivrés et danseurs, nous nous débattons désespérément, échouant malgré nous à déployer nos ailes..

Nous sommes si proches que la larme de l'une coule sur le visage de l'autre, laissant des traces couleur de vie. Du mascara mêlé à de la poudre, mêlée à de la boue. "Enfin, nous pouvons voler", clamons-nous toutes, "Nous avons décollé, maintenant, en route vers le rouge de l'horizon. Ah oui, nous y voici, dans ce ciel que nous n'avons pas vu depuis si longtemps... "

Et quand viendra le jour où nous déciderons de revenir, nos visages auront été complètement effacés. Nous nous désintégrerons, ligne par ligne, lettre par lettre. Nous remplirons les paroles, les verres de vin, ils deviendront sombres, nous nous éparpillerons dans le désert comme des graines, et quand nous deviendrons pluie, nous incarnerons un mythe de l'éternité.

## **LE MIRACLE DU SANG**

Et ceci, vois-tu, c'est mon histoire. Ma naissance, ma mort, et tout l'entre deux. Encore une histoire parmi tant d'histoires, en collision incessante avec le silence... Une page parmi tant de pages, lue si vite, oubliée sitôt tournée. Une virgule peut-être, entre deux longues phrases identiques, hier et aujourd'hui...

Mais il y a le miracle de l'eau. Qui fait remonter en surface les oiseaux pourchassés et tués, qui les rend libres, dans les reflets des nuages, offrant à leurs ailes blessées un nouveau ciel...Et ce sera le miracle du sang que de donner vie à mes paroles, pour offrir à mon être fragmenté un nouveau corps...Et voilà pourquoi je me promène dans le cimetière des paroles la nuit, vois-tu, toute la nuit, en criant sans espoir aux morts : « Lève-toi ! Lève-toi ! » Et ma mémoire n'est qu'un bol en terre sous la croix qui attend... Qui attend... Qui attend.

## **JUSTICE POUR LES MORTS**

Une personne est choisie. Une seule personne est choisie pour revenir. Sur la croix, utilisée tant de fois, le sang jeune se mêle à l'ancien. Le bois aveugle absorbe tout, le royaume des arbres est sa mémoire. Lentement, il étreint chacun. La solitude est une rouille qui s'infiltre dans les veines, et des poignets elle revient au cœur.

Dans le grand froid de la nuit du désert, les morts s'alignent autour d'un feu. En silence, le pain et l'eau des sables circulent. Personne ne parle. Personne n'a peur. Personne n'a d'espoir. Une à une, les étoiles s'éteignent, comme une pluie pour des yeux devenus aveugles... La lumière, mémoire qui réchauffe.

Elle retourne les corps un à un, en quête de son enfant, et ferme ses yeux avec une triste élégie. L'élégie est en nous, au plus profond de nous, elle s'écoule dans le silence de la vie... C'est notre silence muet et rouillé, quand nous faisons face aux étoiles, quand nous cherchons les nôtres dans les cimetières... Quand nous versons de l'eau en mer, pour abreuver les noyés....

---

Encore une autre écriture d'Asli Erdoğan : Un texte écrit en 2004, pour le catalogue d'un artiste, François Daireaux, qui exposait à l'espace d'art contemporain Camille Lambert. Ce texte a été traduit du turc par Zeynep Bayramoglu

## LA NUIT DES MOTS

Il y a des moments où la réalité est la réalité. Le monde qui n'est nulle part, qui n'existe en aucun passé – qui n'est pas rêvé, qui n'est pas imaginé, qui n'est pas vaincu -, voilà que le monde est ici. Il est apparu. Comme si un rideau s'était entrouvert devant des spectateurs qui attendent silencieusement dans l'obscurité. Des quatre coins, des lueurs tranchantes ont envahi la scène, la rendant unique, absolue. Un éclair jaillit, il arrache à la nuit la mer, les montagnes, les arbres, jusqu'aux gouttes de pluie qui sont sur les feuilles. Comme si cette eau, ce ciel, cette branche avaient été choisis soigneusement, extraits du monde qui est en toi, étalés devant toi. Comme si tu n'avais pas mérité cette unité, comme si tu n'avais pas assez de force pour regarder, ou pas assez de vide. Une peur qui ressemble à la peur de la mort. Tout se morcelle et se disperse, et se transforme pour continuer à exister, tout se mue en solitude, tout s'enveloppe d'ombres. On ajoute encore une maille au tissu cellulaire, tricoté serré, de la vie. Comme si l'on t'avait posé une question, mais celui qui a posé la question est parti sans attendre la réponse. Ne reste qu'une lueur qui vous dit « Continue ».

L'infinie couleur de la châtaigne, striée de lueurs jaunes-violettes... Métal pur et la gadoue, cimetière d'images géantes, objets vibrants d'auréoles argentées... La vie qui fermente et se décompose sous la lueur, à la température et au rythme du pouls... Les choses, les débuts, les fins. Le monde est comme une main grande ouverte, une fente, froid comme la peau du serpent, plein de traces ; il ne peut pas être saisi. Il est ouvert comme s'il priait ou disait adieu. (Quant à ma main, elle est fermée comme un poing sur les mots). Avec ses lignes profondes qui ont pour nom solitude et ses routes désertes qui s'appellent destin... Il te tient maladroitement entre ses doigts épais, il te convainc que tu auras une histoire.

Tout aurait commencé par un seul mot, dit-on. Tout est sorti d'un mot... Et tout y retournera comme au premier jour, le jour fantastique, éternel, grandiose... Tu attends et tu écoutes. Tu écoutes devant la fenêtre pendant des heures, des années ; les rues, les gens, les jours s'enchaînent l'un à l'autre au passé, la vie s'échappe mot à mot. Tu écoutes le monde pris dans l'étau de ta sensibilité fatiguée, ton regard éphémère. Tu accostes à ses rives, sous la lumière, comme Lazare pris de vertige, et tu attends que ton histoire advienne. Tu presses avec tes doigts les veines communes, tu offres ton propre sang, tu mendies un mot. La voix du monde te donne des couleurs, une forme, un corps – pour pouvoir rester dans l'invisible. Tu racontes. Tu écoutes. Pendant des heures, des nuits, des années... Tu n'as pas d'autre question ou histoire que ce « pourquoi m'as-tu quitté ? » Sur l'infinie couleur de la châtaigne, une lueur, lilas dorée. Je suis à moitié aveugle. Mes peurs se sont partagées la lueur et les ténèbres. Mes mains tâtonnent, je cherche mon chemin le long des murs ombrés, à travers les reflets à la fois nets, et imperceptibles, dans un monde-croquis vite dessiné et jeté dans un coin. Je filtre mot par mot à travers la coquille de mon "Moi", que je disperse dans le vide qui attend comme la terre labourée, nue. Dès le premier mot, je suis prise par l'enjôlement qui fait dire des mensonges au néant, je suis emportée tout au long des papiers vides ; par le courant d'un "Moi" qui n'existe pas encore... Un filet tricoté par des milliers d'yeux s'étale à la surface ondulée du présent, les lettres s'agglutinent à des petites particules de vie attrapées vivantes... Je cherche un endroit, une image, une voix où je peux exister : dans les images qui ont été tirées de ce monde par un regard différent, dans cette voix commune qui coule mot à mot, ou dans le silence blanc qui se trouve entre les mots... En écoutant les pas de fantômes lointains... En trébuchant, s'arrêtant, s'accélégrant... D'un néant à l'autre... En nommant chaque chose, en traçant un visage, en modelant un corps... Pour pouvoir ouvrir, tel un chirurgien, la peau de l'être, pour pouvoir sortir le fœtus qui est dedans, dans les profondeurs. Pour jeter contre les murs et les miroirs l'image ultime et absolue. La nuit s'avance. Les horloges creusent de leurs griffes l'endroit le plus silencieux de mon cœur, ils percent et ils font sortir un monde à la couleur du cœur, tout nu, ahuri. Mais ce monde s'en va en coulant dans les fissures de sa propre image. J'apparais comme

une image violette, et je reste toute seule dans la page blanche. Dans les vastes profondeurs, l'apparition d'une veine éclatée dans les racines de l'être. Les mots se mettent en route comme des cavaliers aveugles galopant dans le désert, faisant voler le sable de leur sabots, dispersant tout les signes de l'homme.

Au loin, à l'horizon, une lueur pure apparaît avec le tracé d'une montagne sanglante, dessinant la frêle frontière entre le visible et l'invisible. Commencer de nouveau. Aller d'un commencement à un autre en s'enfonçant en arrière. Enfin, s'allonger comme un fil tendu, d'un bout à l'autre du papier blanc, grand, vide. Tourner sur soi comme une langue qui cherche son chemin entre les dents tranchantes, entre les lettres et leurs ombres. Atteindre l'autre rive, en marchant sur les mots qui essaient de s'en sortir de la surface où ils sont emprisonnés, qui s'agitent pour entrer dans une troisième dimension. Les mots qui se ressemblent, qui s'adosent, qui s'égalisent. Images éternelles mais mortelles. Les phrases faibles qui se succèdent : qui se font écho, qui nient, qui se répètent les unes les autres... La Douleur qui te cherche, La Voix qui cherche son image. Cette voix sauvage qui appelle, qui pousse, qui dévore tout... Les lignes et les ronds qui forme l'âme humaine en s'unissant avec les perpendiculaires, les visages d'hommes semi transparents derrière leurs masques. Le sang qui sort de la frontière du corps et qui coule dans la langue. Des poignées de terre que tu jettes sur le visage du monde avec colère et reconnaissance. Le mot où le crayon a trébuché ! L'écriture se disloque progressivement pour pouvoir former le tissu cellulaire nu de la vie, l'écriture qui se fait néant en voulant embrasser tout. Réunir avec patience les morceaux, de nouveau, encore une fois, une infinité de fois. Réunir la nuit et l'obscurité, puis remplir avec les ombres qui attendent silencieusement, avec le froid, l'humidité, la lueur dorée de la lune... S'installer au milieu de ce désert, encercler la solitude avec les objets et avec la froide auréole de la mort qui les entoure.

Attendre. Attendre les palpitations de la vie entre les mains osseuses du temps, comme une cloche d'où sonnent les mots... Attendre le dernier mot qui mettra un terme à cet adieu qui n'en finit pas de durer. Enfin tu es arrivé ! Voilà, tu es ici. Entre le temps et le néant... Dans la solitude infinie et inaccessible qui n'existe pas dans la distance. Tu es resté comme un cavalier amateur jeté par un cheval sauvage dans ce pays nu, aride. Comme si celui qui égrenait le temps, avait épuisé tous tes chiffres et que tu avais ouvert les yeux. Tu es resté comme une phrase incomplète. Les portes de l'infini étaient grandes ouvertes, mais à la surface des possibles, ton histoire n'avait ni queue ni tête... Tu t'es blotti entre les pierres dures, les buissons épineux, dans ta paume qui se referme lentement, comme une main range les heures. Tu attendais là, comme une coquille séchée. Une coquille que le vent fait siffler dans les fissures de laquelle hurlent les sables et les cris. La plante qui perce la terre te remplissait de son cri, mais tu ne comprenais pas, était-ce un cri de victoire, ou de douleur ? Tu ne l'avais jamais entendu, la voix de la feuille moitié morte qui heurte sur le sol. Tu ne connaissais pas. Était-ce un cri ou des éclats de rire ? Tu ne connaissais pas encore la vie qui résonne dans les os. Tu avais dépensé généreusement les mots, les apparences, les images. Tout a été soudain arraché de ta main. Tout était fini aussi soudainement que tout avait commencé... Ta mémoire, qui essayait de refléter le vaste monde, avait autant de longévité qu'une goutte d'eau. La buée des voix s'élevant de la surface refroidie t'enveloppait. Les "oui", les "non", les "viens" les "arrête", toutes les voix intérieures et extérieures disaient "trop tard" ou "trop tôt". Comme s'ils venaient de l'endroit le plus désertique du cœur du monde, pour faire écho en toi, pour te dévorer, pour se mêler et s'ajouter au tissu cellulaire du Grand Silence qui avale tout. Le monde finit un autre cycle. La nuit des mots tombe. Tu regardes le désert qui se creuse, mais ton regard se heurte au dos osseux de la nuit et se fracasse. Tu cherches une image, une seule image pour rester avec toi. Comme un miroir cherchant l'image qu'il veut emporter avec lui dans l'éternité. Parmi toutes les choses qui s'en vont, ne reste que ton propre visage regardant en arrière. Un long regard, unique et absolu. "Toi", d'une époque lointaine où les lignes se dispersaient à la fois dans les objets et dans l'obscurité: au cœur de la solitude, un regard incomplet. Puis, soudain, tout s'enflamme d'une flamme dorée. Tout prend une apparence simple, infinie et parfaite comme dessinée par une lueur pure, et trouve une clarté que même la lumière du jour ne saurait pas donner. Comme si les objets avaient cassé leur coquille, et que le rayonnement qui se cachait dans les profondeurs s'écoulait au dehors, une première et dernière fois. Voilà, tu es arrivé à grand-peine au cœur du monde, ce teint du monde où tu étais enfoncée depuis des années. Tu a sorti ton secret en creusant. Ce chant qui disait : « ÇA N'ETAIT PAS POUR RIEN ». Mais même ce chant se disperse aussitôt dans le silence, et te laissant derrière, au fond des pierres... La lueur pure et l'infini. Enfin, toi aussi tu as trouvé ta place dans le tableau. Une pierre qui attend, silencieuse, entre la terre et le ciel. Quand cette pierre se sera tue, tu existeras dans ton histoire.

---

## Une chronique d'Asli Erdoğan sur Kobanê

La guerre. Un concept, une réalité, un état propre à l'homme, une tragédie. Le noir motif toujours renouvelé du récit qu'on appelle l'histoire...

Aslı Erdoğan

Le « voyage » qui transforme les observations en expérience, l'expérience en mots est toujours violent, mais qu'en est-il de la guerre elle-même qui est « observée »...

Se retrouver au milieu de conflits armés, dans une nuit de ténèbres, chercher son chemin dans une ville étrangère, arpenter une rue avec un Bosniaque qui a été frappé à la tête en voulant la défendre... A la limite de terres qui n'appartiennent à personne, au point zéro de la frontière, comme nous nous tenions par la main en formant une chaîne humaine pour la paix, il y eut des bombardements aériens. Je sentis qu'aucune des expériences vécues par le passé ne m'avaient préparée à cet instant. Peut-être que même ceux qui subissent l'entraînement militaire le plus dur se retrouvent, lorsqu'ils approchent la réalité de la guerre, une réalité aussi contraire à la vie, aussi contraire à la mort elle-même, dans la sensation d'une irréalité, un sentiment d'être perdus comparables.

J'avais conclu ma dernière chronique en me demandant quelles phrases allaient nous dire Kobanê... Bien sûr, Kobanê n'est pas du genre à tenir en quelques milliers de frappes, en quelques heures... Il faut aussi raconter les réfugiés, les récits de ceux qui choisissent de rester dans les villes détruites et qui sentent la mort, et ceux des guérilleros, et ceux des civils, et ceux des blessés éparpillés dans les hôpitaux d'Urfa, et ceux de ceux qui se sont vidés de leur sang parce que la frontière n'a pas été ouverte à temps... Et ceux de ceux qui attendent leurs enfants les yeux rivés sur la ville qui disparaît sous les fumées, et ceux des enfants du camp d'Arin Mirza... Un par un, encore et encore... Jusqu'à ce qu'on les entende. Les enfants qui font des signes de victoire entre les tentes alignées en rangées... Les visages épuisés, sérieux, de ceux qui montent la garde depuis des semaines à la frontière en restant exposés aux nuisances du feu et du gaz lacrymogène : « Nous avons enterré tant de morts. » La phrase que la mère d'un guérillero, me tenant la main à l'extrémité de la chaîne pour la paix, m'a apprise syllabe après syllabe en essayant de ne pas rire de ma prononciation : « Bijî Berxwedana Kobanê ! » [« Vive la résistance de Kobanê ! »]

C'était la fin des années 90. Je m'étais mêlée à un groupe de femmes qui essayaient de franchir un couloir policier pour marcher vers l'avenue Istiklal. De tous côtés pleuvaient des insultes, des menaces de lynchage, tous les trois pas, des policiers qui agitaient leurs matraques tiraient une femme du groupe pour l'emmener en garde à vue. C'est ce jour-là, il me semble, que j'ai entendu ce mot : Berxwedan. C'était alors la 500e semaine des Mères du Samedi qu'à cette époque les journaux choisissaient soit d'ignorer, soit de montrer pour cible dans leurs premières pages !

Puis-je écrire, en tant que citoyenne d'un pays qui a fait tout son possible pour boucher un couloir qui s'était ouvert naturellement et ce, depuis longtemps, qui négocie l'aide humanitaire à apporter à une ville encerclées d'artillerie lourde, qui, lors des événements des 6 et 7 novembre, a déclaré « Nous n'accepterons pas les blessés tant que les manifestations n'auront pas cessé » – alors que dans le même temps, toutes les routes, les portes, les couloirs menant à DAESH étaient ouverts ! – et qui a fermé les yeux sur la mort de douze blessés, consécutive à de lourdes pertes de sang, puis-je écrire le mot « paix » sans ressentir de honte, je l'ignore. Mais je le répète au nom de la protection de mon droit à prononcer ce mot.

Nous, qui croyons à la fraternité des mots et des peuples et à l'immortalité de la Parole, nous qui croyons au feu inextinguible de la résistance qui brûle dans l'âme humaine, à ce feu qui, à la mort d'un mot, en voit naître un nouveau et aux rêves magnifiques que nous nommons « liberté », nous le répèterons jusqu'à l'ouverture d'un vrai couloir. Jusqu'à ce que soient arrachés tous les fils de fer barbelé qui séparent les hommes les uns des autres... Un couloir qui aille du je au tu, il suffit parfois d'un pas, d'un mot, d'une voix même, mais nous devons encore beaucoup marcher pour pouvoir appeler ça un « couloir humanitaire ». « Au pouvoir de l'imagination » (ce sont les derniers mots de Suphi Nejat).

Note : La liste publiée dans la presse des amis écrivains avec lesquels j'ai pris la route au départ d'Istanbul était par endroit erronée : Ayşegül Tözören, Gaye Boralıoğlu, Hatice Meryem, Sema Kaygusuz, Menekşe Toprak, Seray Şahiner, İlkay Akkaya, Vivet Kanetti, Sine Ergun, Murathan Mungan.

J'ai trouvé dans la presse la liste de ceux qui nous ont rejoints de Diyarbakır, Batman et Ağrı, s'il y a des erreurs, veuillez m'en excuser : Aydın Alp, Azad Zal, Edip Polat, Eyüp Güven, Felate Dengizi, Hicri İzgören, Hogir Berbir, İsmail Dindar, Lal Laleş, Mehdi Perinçek, Fırat Ceweri, Muharrem Erbey, Sidar Jir, Yavuz Ekinci, Murat Özyaşar, Mehmet Yılmaz, Memirxan, Nihat Özdal, Osman Özçelik, Remziye Arslan, Rizo Xerzi, Rodi Zinar, Şener Özmen, Roşen Rojbin, Sevinç Koçak, Vedat Çetin, Yavuz Ekinci, Zülküf Kışanak.

D'infinis remerciements à l'Association des Ecrivains Kurdes et à PEN-Diyarbakır, aux députés HDP qui nous ont accueillis, aux amis d'Eğitim-Sen et du barreau qui ont participé à la chaîne et à tous ceux qui ont consacré leurs efforts à la conférence « Une phrase pour Kobanê », et particulièrement à Ayşegül et à Filiz. Quant aux phrases des écrivains qui n'ont pu être des nôtres ce jour-là, je les garde pour une prochaine chronique des « Impressions d'Arin Mirza ».

Aslı Erdoğan,

[Chronique publiée sur son blog le 31 octobre 2014. Traduit du turc et publié en français par la revue Kedistan](#)

---

Voici enfin les quatre chroniques qu'Aslı Erdoğan a publiées dans le journal Özgür Gündem, maintenant interdit par le pouvoir turc. Les journalistes et collaborateurs de ce journal ont tous été emprisonnés, sous l'accusation d'« apologie du terrorisme ». Ce sont ces articles qui ont été retenus par l'accusation, pour prouver l'apologie du terrorisme dont Aslı se serait rendue coupable. Raison de plus, selon son avocat, pour diffuser ces quatre textes qui n'ont pas d'autre but que de raconter les crimes commis par les forces spéciales envoyées par l'Etat turc pour terroriser les populations civiles kurdes.

★Attention, certains passages sont d'une extrême violence.

### « Ceci est ton père ! »

Je continue la compilation d'extraits des articles de presse, des témoignages, des déclarations des familles, des communiqués des autorités et les graffitis... « Alors que le couvre-feu arrive à son 96 ème jour dans le quartier Sur de Diyarbakır, la commune a été bombardée par des tirs de char, non stop... 44 personnes qui ont voulu quitter la commune en début de semaine, dont 19 enfants - un bébé nommé Elif Su - sont encore en garde-à-vue... A Dil, le couvre-feu est entré dans son 19ème jour... » (6 mars) « Les forces spéciales ayant installé leur quartier général à Yükskova ont partagé sur les réseaux sociaux, ce qu'elles avaient écrit sur les tableaux des écoles : « Nous sommes venus pour montrer des beaux jours »... « L'ézan [l'appel à la prière] ne cessera pas, le drapeau ne se baissera pas », « Conquête 2016 Mars » (6 Mars) « Suite aux attaques effectuées avec des armes lourdes, chars et canons, à Cizre, commune de Şırnak, 1200 maisons sont lourdement endommagées. »

« Le fait que des dizaines de personnes blessées à l'intérieur des sous-sols aient été brûlées vives, et que la majorité soit enterrée sans avoir été identifiée, dans des fosses communes... Environ 300 vies de perdues, dont celles d'enfants, bébés et personnes âgées... Le fait qu'il y ait des corps sous les décombres, que des morceaux de corps dépassent des gravats, qu'il y ait des corps démembrés, séparés en deux, jambes arrachées, tête retirée... »

« Où est l'humanité ? » (M. Duymak, en liaison directe sur une chaîne de télé, depuis un sous-sol.)

« Ils m'ont donné un sac d'os, ils m'ont dit « Ça c'est ton mari ! » (L'épouse de M.Duymak)

« Le fait que des cadavres de chats, de chiens soient accrochés aux arbres en guise d'avertissement, que des slogans racistes et sexistes soient écrits sur de la lingerie féminine... » : « La 'chatte' a touché la dent du loup, ayez peur ! » [Rime avec des graffitis «Le sang a touché la dent du loup, tremblez ! »], « Les filles, nous sommes venus, nous sommes entrés dans votre tanière ! »

« Ma grande soeur a été massacrée, brûlée. Son corps est carbonisé. Avec son amie Sakine, elles se sont enlacées au moment d'être immolées. Leur corps ont fusionné. Impossible de les séparer. »

« L'herbe verte brûle avec l'herbe sèche. » [proverbe turc] « Nous avons démontré la puissance de l'État, nous allons maintenant montrer sa compassion. » [graffitis] « Dans les sous-sols, l'odeur de graisse humaine est incrustée, il est évident qu'ils les ont brûlés vivants. »

« Le fait qu'une famille ne puisse pas accomplir la cérémonie funéraire de ses enfants, c'est du jamais vu. Il nous reste 200 mètres à faire jusqu'au lieu des funérailles, et nous ne partirons pas sans avoir pu les faire. »

« Le 11 décembre, je suis entré à Sur pour récupérer de la ferraille. Quand le couvre-feu a commencé, je suis resté 79 jours... Huit, neuf enfants, nous étions tous dans le même sous-sol. Un d'eux a écrit son nom

avec du fil de cuivre et l'a accroché à son cou... Un enfant a pris en pleine tête une balle de lance-grenade. J'ai attendu près de sa tête pendant deux heures. Ensuite, il est mort. » (§. D, 15 ans) « Je n'arrive pas à récupérer sa dépouille depuis deux mois. Mon fils était handicapé de la main, il s'était fait attraper par une machine. Il était grand. » « Ils disent qu'une dépouille est sortie. Nous nous disons que c'est peut être lui/elle, nous allons à l'hôpital, et nous revenons. Les gens s'attristent quand les dépouilles arrivent. Nous, nous sommes heureux de les trouver... »

« Mon fils a été massacré dans la rue où il est né, là où il a grandi. Avec quelles souffrances j'ai pu l'élever, dans quelle pauvreté... Il est parti, nous ne l'avons pas encore retrouvé. Personne n'a trouvé personne... » « Ma fille était en dernière année du lycée. Il y a seulement une barricade entre ma fille et moi. Qu'ils l'enlèvent, que j'aille la chercher. Même si ce n'est plus qu'un os... »

« Ils nous ont prévenus, ils avaient brûlé 60 personnes. Nous n'avons pas pu le croire pendant un moment. Ensuite, nous y sommes allés, et avons regardé. Cinq kilos d'os et de chair, on ne comprend pas. Ils ont dit « Ceci est ton père ! » « Happy end au sous-sol » [Graffiti]

Article publié le 29 mars 2016, traduit du turc et [mis en ligne par la revue Kedistan](#).

---

### **Journal du fascisme : aujourd'hui**

Encore une journée qui n'a ni début, ni fin... Comme une virgule mise entre deux longues phrases, entre le passé et l'avenir, au hasard, attendant silencieusement à l'endroit où elle s'est fixée. Deux très longues phrases, monotones et redondantes... Qui ne disent pas ce qui est advenu et s'est déroulé, ce qui a disparu sans possibilité de retour, ce qui sera perdu une fois, et encore une fois... Qui ne donnent pas de signe sur ce qui n'advient jamais... Le passé et le futur... Deux mots accrochés aux filets que tu as lâchés à la surface de l'inconnu nommée la vie, et que tu as sortis du brouillard dont les limites, les rives, les eaux ne sont pas visibles. Qui sonnent creux et qui, quand tu les colles à ton oreille, lancent les éclats de rire de l'infini... La boue silencieuse et refroidie, ton « passé », ton unique passé, que tu as arraché à mains nues des profondeurs sans lumière, d'entre les rochers ; mais qui coulent, avant d'arriver à la surface, entre tes doigts gelés... Mais juste là, sur l'autre rive, comme une armée dont les baïonnettes brillent à la lumière du soleil, se préparant à fondre sur toi de manière implacable, l' « avenir »... Et, coulant juste à l'intérieur, comme s'ils émergeaient d'une crevasse irréparable, les instants, les jours, aujourd'hui. La vie qui ressemble à une blessure dont on ressent la douleur au moment où elle refroidit, ou peut être carrément l'absence de vie faisant sentir sa réalité dans la douleur.

Les jours de massacre... Cruauté, larmes et sang. Les mots qui définissent les couleurs, les ombres, la lumière de notre vie quotidienne, ceux qui rétrécissent l'horizon de la réalité ne sont plus des « thèmes » pour des marches obsolètes, des épopées, de grands contes que personne ne lit sans y être obligé, ou au contraire, les mots qui sont les sujets d'infos mille fois lues, écoutées, sans cesse répétées... Comme si nous avions beaucoup de mots à dire, mais que nous n'avions plus de voix. Comme si cette voix qui résonne dans le vide quand nous voulons dire, donner un sens, donner des mots, ne nous appartenait plus, comme si ce silence ayant pris la place des véritables cris que nous ne pouvons plus hurler ne nous appartenait plus... Nos poignées de mains sont plus douces, plus rapides, nous construisons rapidement les phrases habituelles, nous nous les tendons plus vite l'un à l'autre... A chaque occasion, nous répétons de toutes nos forces que « nous vivons des jours si sombres » et nous nous consolons. Nos appels pour dire « Nous existons, nous sommes là » résonnent plus longtemps. Ils résonnent et restent sans réponse. Comme des pantins dont le maquillage a été rafraîchi, nous tournons nos visages les plus endurants l'un vers l'autre, comme si personne ne pouvait plus regarder dans nos yeux... Les regards sans curiosité, sans questions, sans réponses glissent ailleurs, au loin, avec la lassitude de ceux qui savent ce qu'ils vont voir... Les miroirs sont plus désertés qu'à l'accoutumée, sans âme... Des yeux vides et morts, des mots vides et froids, des cœurs froids et morts... Comme si c'était une copie bâclée de nous même que nous envoyions au passé, à notre propre passé. Quant aux traits du visage que nous offrons au futur, ils ne peuvent en aucune façon prendre forme, comme si une absence de forme était troquée contre une autre... Nous traversons ces jours, lentement, comme si nous marchions sur la pointe des pieds dans un couloir d'hôpital... Comme si, dans l'interminable aurore grise d'un purgatoire, dans un espace qui s'étend comme une langue fine à l'intérieur des brouillards, dans un lieu que ni les cris, ni les appels ne peuvent plus atteindre, nous marchions, nous marchions.

Le poids insupportable de vivre et d'écrire dans les jours où tant de gens - dont certains sont blessés, d'autres encore des enfants - encerclés dans des sous-sols, sont brûlés vifs... Le poids terrible du silence que les mots portent, des mots qui se substituent à la vie... Cette falaise est ici et là, dans le passé, dans le futur, dans le présent... Nous avons beau détourner nos yeux, elle ne nous quitte pas du regard, dans l'unique profondeur de nos propres yeux. Elle regarde avec silence des récits, des phrases qui ont perdu leur sujet, rien que des histoires inachevées. Cette falaise regarde dans l'éternel silence de toutes nos vies et elle attend. Dans l'infini des brumes, elle avance au milieu de nous. Plus tard, quand nous nous retournerons pour regarder l'aujourd'hui, nous dirons peut-être « En réalité, nous avons bien aimé le fascisme ! », en refermant sous une peinture toute neuve les blessures profondes d'un pantin...

Article publié le 20 mai 2016, traduit du turc et mis en ligne par la revue Kedistan.

Lectures d'Histoires d'un fou

Comment dire, le paradigme était simple et clair à cette époque, il cadrait avec la réalité, tout le monde était d'accord. Dans cette ère « homogène » (fin des années 80, 1990), dont les historiens n'arrivaient pas à s'accorder sur la genèse, par exemple, « la question kurde » n'existait pas, parce que le « Kurde » n'existait pas encore. Les tribus qui, prononçant mal, mâchouillaient la langue turque, étaient connues depuis pas mal de temps, ceux-là étaient montagnards, portant sarouals, fanas d'armes, et féodaux. Dans ces temps où les photos de Kenan Evren quittèrent les murs, ils étaient montés à la montagne, de laquelle ils n'étaient jamais tout à fait redescendus, ils massacraient des bébés dès qu'ils en trouvaient l'occasion, mais cette affaire allait se terminer « au plus tard à la fin de l'été ». Dans la presse occidentale, qui n'acceptait pas notre puissance, d'« étranges » nouvelles étaient publiées : des villes étaient mises sous blocus, mitraillées des jours durant, le feu était ouvert sur la foule pendant les funérailles, les gens s'y perdaient ; un enfant handicapé mental était attaché à un blindé puis trainé sur le sol pour avoir porté un bracelet à trois couleurs. Elles étaient vraiment étranges, ces nouvelles... Les Arméniens avaient quitté l'actualité, nous savions qu'après avoir été incendiés, détruits, ils avaient perdu l'espoir de défaire les Turcs et avaient quitté ces terres en masse. En fait, à tout ceux qui n'aimaient pas ce pays, la même chose était conseillée. Au commencement du millénaire, la Turquie était prête au grand changement, alors que le reste du monde était en attente du grand bug qui allait dater les ordinateurs cent ans en arrière, nous nous attendions à être transformés. La Turquie était grande, elle allait grandir, elle appartenait aux Turcs, elle allait se démocratiser. La fin des régimes autoritaires était sur le point d'advenir, elle avançait peut être à petits pas pour l'homme, mais à grands pas pour l'humanité. Enfin, un beau jour, tout a changé. Bien que le premier Kurde qui n'ait pas été trainé en prison, lynché pour avoir parlé en kurde dans un lieu public, ne soit pas identifié, le mot « kurde » était entré dans l'espace commun, dans les médias d'opinion majoritaire, il s'était installé. La théorie sur le fait que le «kurde» serait un dialecte ottoman fut énoncée au plus tard en 2006. La même année, pour la phrase qu'il a pu construire sans faute d'orthographe, le prix Nobel a été décerné à un écrivain turc. Mais la plupart des Turcs ont pensé qu'il lui fallait rendre son prix. L'auteur nobélisé a été jugé pour cette phrase. 300 personnes ayant été jugées la même année selon les mêmes articles, il a été acquitté. Ipso facto, il y eut désormais la liberté d'expression en Turquie.

Quand la « Loi de Lutte contre le Terrorisme » décréta que ceux qui défendaient les mêmes visions que « l'organisation terroriste » étaient aussi des terroristes, nous étions en train de fêter, dans tout le pays, notre libération de la tutelle militaire. En cinq ans, un tiers des « criminels terroristes » à travers le monde étaient incarcérés dans les prisons de Turquie. Durant ce temps, nous avons voté pour savoir si la libération de la tutelle militaire était suffisante ou non, nous nous étions débarrassés aussi des profondeurs de l'Etat. Malgré la résistance de ceux qui étaient réticents quant à l'autonomie, la Turquie changeait, elle faisait la nique au reste du monde. C'étaient ces jours où les Kurdes étaient découverts comme «étant des frères», tout le monde était dans les rues, nous avons battu des records de gaz lacrymogène. Notre industrie de l'armement étant nationalisée, grâce au TOMA [véhicule blindé anti-émeute de l'armée turque, muni d'un canon à eau] le courage était revenu. Notre entrée dans Damas n'était plus qu'une question de jours. Même les plus sceptiques ont fini par se taire, en apprenant que l'ordre de bombarder 32 contrebandiers kurdes à la frontière avait été donné par un civil, vraiment, on ne pourrait plus appeler ça une « tutelle militaire ». Nous savions que les Kurdes étaient des frères, mais nous avons du mal à les appeler des civils... Ce sont encore des civils, un ou deux, qui allaient donc juger les crimes que des militaires avaient commis contre des civils, ainsi notre « civilisation » allait atteindre ses dernières limites.

En 2016, lors d'une lointaine cérémonie de funérailles, un rabbin demandait à la Turquie de cesser de tuer les Kurdes ; ce discours fut rapporté par les médias de la majorité sous le titre « Un drôle de discours ». Si les Etats-Unis avaient une Maison blanche, nous avons un palais haut en couleurs, la terre entière en était consciente ; les jours où nous recevions des ordres, des consignes et des leçons de morale étaient maintenant derrière nous.



## Le mois le plus cruel

« 30 mai 2016, 76ème jour du couvre-feu et de l'état-de-siège à Nusaybin... Après que les YPS aient déclaré le retrait de leurs forces en armes, l'opération se renforce, les bombardements, les tirs de chars et de canons prennent de l'ampleur. 24 des 42 personnes qui se sont extraites des quartiers ayant été arrêtées, il y a des témoignages sur le fait que de nombreux civils sont torturés. » « Ceux qui sont sortis sont des civils, des jeunes pour la plupart. De façon compatissante, une libération a été mise en scène, avant qu'on ne leur fasse subir des tortures ; leurs familles ont vu que durant les gardes-à-vue, leurs crânes et leurs bras ont été brisés. » Au 76ème jour, Şırnak est frappé par des obus. Le bombardement va continuer sans interruption et plusieurs maisons vont être incendiées.

A Cizre, Emrullah Er, 19 ans, en allant avec sa mère chercher son grand père qui n'avait pas quitté sa maison jusqu'au 35ème jour du couvre-feu, a été pris pour cible par et arrêté par la police. Entre leurs mains, il a peut-être perdu son bras... « Ils ont dit qu'ils n'ouvriraient pas le feu sur un drapeau blanc. Ils l'ont ouvert, ils ont arrêté Emrullah malgré qu'il soit blessé. » Le sort de Hurşit Külter, responsable du DBP de la ville de Şırnak, reste incertain. Alors que la préfecture déclare que H. Külter n'a pas été mis en garde-à-vue, il a été signalé sur le compte Twitter des forces spéciales qu'il était maintenu par le TEM [Lutte anti-terrorisme]. La réponse de Güneydogu, donnée à Mahmut Külter qui demandait des nouvelles de son cousin : « Tu es venu, toi aussi gundi [paysan en kurde] @Kultermahmut, sois tranquille. Hurşit est sur les genoux de ses grand frères du TEM, en short, on l'a fait un peu transpirer. Mais il va mieux maintenant. Ne stresse pas, ton tour viendra. » (28 mai, 17:11) Un mois plus tard, le 30 juin : Lors de l'opération militaire débutée à Lice, la liaison est coupée avec 19 villages et 58 hameaux. L'IHD [Association des Droits Humains] a déclaré être inquiète pour la vie des civils, et que l'incendie était partout dans Lice.

35 jours sans nouvelles de Hurşit Külter. Sa mère a qualifié le mois qui s'est écoulé depuis la disparition de son fils de « cauchemar ».

(6 juillet, journal Özgür Gündem) Les militaires et les forces spéciales de la police qui ont mis en état de siège le hameau de Mehla, du village Kerwas, commune de Lice, le 30 juin, ont torturé les 34 villageois qui luttèrent contre l'incendie de leurs maisons. Mehmet Şirin Kocakaya a perdu la vie au cours de ces tortures. « Ils ont donné des coups de pieds à Mehmet et à ses frères, les gémissements de Mehmet arrivaient jusqu'à son père paralysé, à 300 mètres de distance... Ils nous ont pris tous – ils ont laissé trois petits enfants et le père de Mehmet – à l'intérieur du blindé, puis nous ont fait attendre. Dix minutes plus tard, une ambulance est arrivée pour Mehmet. Nous avons demandé à un soldat ce qui était arrivé : « Il a été mis dans l'ambulance, mais il y a des grandes possibilités qu'il soit mort, a-t-il dit. »

Trois enfants faisant partie des 42 civils mis en garde-à-vue à Nisebin ont raconté comment ils ont été torturés dans une lettre qu'ils ont envoyée de la prison. H.A et E.T., 16 ans, ont écrit que les soldats qui ont distribué des gâteaux et jus de fruits devant les caméras, les ont ensuite ramassés une fois les caméras éteintes. Et qu'ils ont ensuite été violentés pendant des heures, que les femmes ont été traînées par les cheveux et jetées dans les escaliers. Le bras de H.A. a été brûlé, son index est cassé et suite aux coups de crosse, il risque de perdre son oeil. Ç.K. (16 ans) qui a été torturé malgré sa blessure par balle au ventre a raconté qu'il avait été menotté et trainé au sol après l'extinction des caméras. Il n'y a pas de nouvelles de Hurşit Külter depuis 41 jours. « Qu'ils me donnent mon fils, mort ou vivant. Que lui ont ils fait ? » Info de dernière page : La mairie métropole de Wan travaille pour soigner les animaux domestiques à Gever. Des traces de brûlures ont été constatées sur la majorité des animaux, et le risque de famine et d'épidémie est grand. Sur la photo, il y a un chien des rues au museau tout noir, réfugié dans une maison transformée en tas de gravats ; là où il a pu trouver refuge, sous la fenêtre, entre une chaise renversée et une armoire, il est mort sans bouger. Pas de blessure, pas de sang, il a peut-être brûlé en partie. A la fenêtre pend un rideau blanc déchiqueté ; le soleil de juin, avec compassion et magnificence, luit sur le chien qui a perdu ses couleurs.

Article publié le 8 juillet 2016, traduit du turc et [mis en ligne par la revue Kedistan](#).

Pour finir deux extraits du recueil de chroniques, *Le Silence même* n'est plus à toi, qui paraîtra en janvier 2017 aux éditions Actes Sud, traduit du turc par Julien Lapeyre de Cabanes.

Nous sommes coupables

Que faut-il écrire ? Que peut bien faire l'écriture (la tienne), que peut-elle bien mettre en « mots », et au nom de quel monde peut-elle transformer celui-ci ? Jusqu'où peut-elle se baser sur la réalité ? Trois heures du matin, la pluie tombe par intermittences, bientôt à verse. Comme si c'était le bruit des secondes qu'on entendait battre sur le pavé. Je suis à ma place habituelle, dans ma nuit où j'entre comme on se faufile dans une tente. Problèmes « éternels », s'obscurcissant à mesure que l'ombre s'étend, pris dans l'étroit défilé qui coupe toute issue... « L'écriture est soit un verdict, soit un cri. »

Mot tant de fois prononcé, il lui arrive parfois de s'accrocher à l'homme telle une anaphore, de l'éparpiller entre ciel et terre. Puis il le jette subitement dehors, et l'abandonne sur les rives du silence. L'écriture, comme cri, naissant avec le cri... Une écriture à même de susciter un grand cri qui recouvrirait toute l'immensité de l'univers... Qui aurait assez de souffle pour hurler à l'infini, pour ressusciter tous les morts... Quel mot peut reprendre et apaiser le cri de ces enfants arméniens jetés à la fosse ? Quels mots pour être le ferment d'un monde nouveau, d'un autre monde où tout retrouverait son sens véritable, sur les cendres de celui-ci ?

Les limites de l'écriture, limites qui ne peuvent être franchies sans incendie, sans désintégration, sans retour à la cendre, aux os et au silence... Si loin qu'elle puisse s'aventurer dans le Pays des Morts, l'écriture n'en ramènera jamais un seul. Si longtemps puisse-t-elle hanter les corridors, jamais elle n'ouvrira les verrous des cellules de torture. Si elle se risque à pénétrer dans les camps de concentration où les condamnés furent pendus aux portes décorées et rehaussées de maximes, elle pressent qu'elle n'en ressortira plus. Et si elle en revient pour pouvoir le raconter, ce sera au prix de l'abandon d'elle-même, en arrière, là-bas, derrière les barbelés infranchissables... Face à la mort, elle porte tous les masques qu'elle peut trouver. Lorsqu'elle essaie de résonner depuis le gouffre qui sépare les bourreaux des victimes, ce n'est que sa propre voix qu'elle entend, des mots qui s'étouffent avant même d'atteindre l'autre bord, avant les rives de la réalité et de l'avenir... La plupart de temps, elle choisit de rester à une distance relativement sûre, se contentant peut-être, pour la surmonter, de la responsabilité du « témoignage »...

Aussi excessivement facile, tardif et vain que cela soit, il faut le dire explicitement : nous sommes coupables. Nous avons commis, dans ce pays, un crime atroce ; ceux qui en ont été les victimes ont trouvé ces mots pour le nommer, « Grande Catastrophe », nous avons éradiqué un peuple. Après avoir appelé les hommes à combattre dans nos armées, nous avons massacré à la pelle leurs femmes et leurs enfants, en les faisant marcher le ventre vide sur des routes interminables. Mais le crime des hommes est dans leurs actes autant que dans leur façon de les assumer. En niant nos agissements, nous avons commis un crime plus grand encore, en refusant de regarder cette femme qui nous appelait à l'aide, cette pauvre femme prise dans l'un des cortèges qu'on envoyait à la mort, cette femme qui depuis 99 ans nous fait désespérément signe... Voilà le pire crime, car c'est voler à un être humain jusqu'à ses traumatismes. Accuser la victime de mensonge, c'est rejeter le crime sur ceux qui en sont les martyrs... Voilà sans doute pourquoi nos terres sont couvertes de fosses, que nous creusons et refermons sans cesse. Jonchées d'os, de cendres, de silence... Nous ne sommes pas capables ni de regarder dans les yeux cette femme battue à mort puis jetée sur le bord de l'autoroute, ni les restes du squelette du partisan... Nous vieillissons pour oublier, oublions en assassinant, et oublions sans cesse que ces cadavres, nous les portons en nous.

Faire face est tout autre chose qu'accepter. C'est être capable d'affronter le regard des victimes, savoir leur laisser la parole. Il est peut-être trop tard, bien trop tard pour les morts, mais laissons ceux qui en ont réchappé nous la raconter, cette Grande Catastrophe. Nous, qui sommes désormais un autre « nous ».

Un dernier mot avant le 1er mai : la place Taksim est à nous, ceux qui y sont morts à tout le monde... Chaque fois que nous marcherons vers cette place méconnaissable, malgré les matraques, les canons à eau, les lacrymos, chaque fois que nous en prendrons le chemin, elle sera « à nous ».

### **Nocturne forêt**

L'air s'obscurcit tôt, la pluie se change en blizzard. Le vent âpre de la steppe tourbillonne au-dessus de la ville et de la vallée déjà couverte de neige. Le long hiver de l'Europe de l'Est, rude et impitoyable... Les chutes brutales de température, les orages, le froid insoutenable, l'obscurité... Les heures et les années pétrifiées dans une nuit devenue bloc de cristal. Monde d'horizons lointains et brumeux, presque imaginaires, dans la léthargie opaque et pesante d'un hiver qui ressemble au coma. La vie retirée au plus loin d'elle-même, attirée vers l'arrière, vers l'intérieur, vers ses propres profondeurs. Toutes les étoiles sont invisibles, et la lune surgit entre les nuages lourds et effrayants telle une plaie violacée, une flaque de sang

qui goutte puis coagule dans des bandelettes de toile. Un œil injecté de sang, la pupille éclatée, qui essaie péniblement de s'arracher à l'obscurité, mais dont le regard révolté, empli de douleur, se refuse à voir. Il ne dit rien, ne donne aucune réponse.

Je marche dans la nuit froide, sinistre et terrifiante, dans le silence glacé. Je suis seule dans la forêt spectrale. Comme la dernière survivante sur terre, comme une petite plaie surgie d'entre les bandelettes... Les arbres, secs et nus, ont perdu la mémoire en même temps que leurs feuilles, désespérés ils ont renoncé à être eux-mêmes, à se souvenir, à se tourner vers la lumière... De leurs longs doigts griffus, ils invoquent un temps vierge où les jours et les saisons n'ont pas cours, un temps réduit à une pure attente. Pure attente, pure perte... Je marche sur les traces d'une voix, d'un mot qui éclipsera la nuit. En route pour les tréfonds de la forêt nocturne... Pas une étoile en vue, on dirait que les mots s'éparpillent dans le silence comme des cristaux de glace que mon souffle exhale, les souvenirs, les existences et les émotions reposent inertes et sans vie sous l'épaisse couche de neige. Je ne ressens plus que le froid, et mes doigts gelés au point ne plus rien tenir, la nuit s'obscurcit au fur et à mesure que je marche, mes morts se retirent dans leurs tombes et grelottent...

Je marche aux lisières d'une ville d'Europe de l'Est, un lundi soir. (Chaude et lumineuse, ma chambre m'attend, les feuilles blanches, les notes, les articles, les textes... À propos des attentats de Paris, de la crise des migrants, des discours de haine... La politique, antidote possible à la solitude et à l'obscurité...) Un oiseau soudain chute d'entre les branches, comme déséquilibré dans son sommeil, il meurt sans un cri.

Je continue à marcher, peut-être que je passerai ma vie à courir après un mot, ou bien, subitement tirée d'un ultime songe en quête désespérée de souvenir, je chuterai et ne me relèverai plus.

---

Un choix de textes réalisé par [Tieri Briet](#), avec l'aide d'[Anne Rochelle](#) et de [Naz Oke](#), pour la revue [Kedistan – kedistan.net](#) | voir aussi : [Dossier spécial Aslı Erdoğan](#) | Page facebook : [Free Aslı Erdoğan](#)